

CULTURE | ARTS DE LA SCÈNE | NEWS
Publié le 05 mars 2021, 16:25. Modifié le 05 mars 2021, 17:51.



Un camion-scène pour se culturer local

par [Monica Schütz](#)



Guillaume Pi, Iris Barbey et Tom Mendy vont transformer un utilitaire de 22m3 en camion-scène itinérant pour le projet 20 Mille Lieux. Photo: Rémy Wullschleger

Des spectacles proposés dans les communes genevoises au gré des déplacements d'un camion spécialement aménagé. C'est le projet de *20 Mille Lieux*, une scène mobile itinérante pour faire circuler la culture, imaginée par le chanteur et comédien genevois Guillaume Pi.

Pourquoi on en parle. Le projet vise une réinvention des espaces de spectacle avec, au centre de la démarche, une réflexion pour une véritable écologie culturelle. L'initiative est portée par l'association FA-MI, un collectif romand d'artistes, auquel la plateforme de financement participatif IMPACT des SIG, spécialisée dans les projets de transition énergétique, a choisi d'offrir son soutien. Concerts, théâtre, danse, projections, contes, spectacles pour enfants, rencontres littéraires, poésie sonore, mapping musical... Les premières représentations sont prévues pour cet été, mais d'ici là de nombreux travaux sont nécessaires pour adapter la structure. Rencontre avec Guillaume Pi (Pidancet à la ville), initiateur du projet, raconteur d'histoires et troubadour contemporain.

Heidi.news — La crise provoquée par la pandémie de Covid-19 est-elle à la source de l'idée du projet?

Guillaume Pi: C'est une idée qui mûrissait déjà avant. J'ai acheté le camion dans cet objectif deux mois avant l'apparition du virus. Il appartenait à un ami qui avait pas mal voyagé avec et souhaitait s'en séparer. J'avais vu des images de camions-scènes qui tournaient dans les années 1970-1980. Dans la logique troubadour, ça fait complètement sens. Et l'idée mûrissait aussi

avec, en même temps, un questionnement sur la carrière artistique. En tant qu'artiste, j'ai grandi avec cette idée du toujours plus gros toujours plus grand, que je trouve fausse, mais que je n'avais pas questionnée jusque-là. Comme s'il fallait, quand on est musicien, commencer dans un garage, puis jouer dans les bars, ensuite réussir à faire des festivals, un jour arriver au stade de France et absolument jouer à l'étranger.

Aussi, dans l'industrie musicale, règne cette idée qu'il faut toujours produire, au risque de privilégier l'optique «industrielle» au détriment de la démarche artistique. Je réfléchissais aux questions écologiques et me demandais quelle était mon empreinte carbone dans mes actions au quotidien. Le rôle de la culture et de l'artiste n'est peut-être pas tout en bout de chaîne alimentaire, comme un produit de luxe qui va faire trois fois le tour du monde. Peut-être y a-t-il plus de sens à le faire accéder le plus près possible de là où il vit, quitte à ôter le glamour des tournées internationales. Moi, je serais très heureux de faire des tournées communales, car je me dis que c'est là qu'il y a des choses à faire.

L'idée du camion-scène a donc été formulée en février de l'année dernière, avant que la claque Covid-19 nous arrive en pleine figure. Je me demandais comment gérer ces émotions et la peur liée à la crise. Puis j'ai réalisé à quel point c'était d'autant plus important d'agir. On a mis le coup d'accélérateur en fin d'année de sorte que tout soit prêt pour l'été 2021.

Qui vous accompagne dans cette aventure?

Aujourd'hui je n'ai plus du tout envie de travailler dans la douleur. Une fois le projet acté, je me suis entouré de la danseuse et chorégraphe Iris Barbey et du compositeur et poly-instrumentiste Tom Mendy, deux artistes avec lesquels j'ai déjà l'habitude de travailler. J'avais envie de bosser avec des personnes en qui j'ai confiance et avec lesquelles je sais que je travaille bien, des gens de la famille artistique. Ainsi, ensemble avec d'autres artistes locaux, nous avons fondé l'association FA-MI – avec laquelle il serait très poétique de créer un jour le Label FA-MI!

Avec ce projet, vous visez également à repenser le statut de l'artiste. De quelle manière?

On veut pouvoir offrir une solution tant pour les artistes, que pour le public et les communes qui, elles, ont des budgets pour offrir de la culture à leur population mais n'ont pas forcément ni les moyens ni les connaissances du terrain. Ayant une vision de l'intérieur, on a d'avance une idée de ce qu'il ne faut pas faire. Je pense notamment à différents festivals qui ne traitent pas bien les artistes locaux, ne comprennent pas les tarifs et paient une misère. Et typiquement, un ou une déléguée communale n'a pas forcément idée de ce qu'une production artistique représente en termes de coûts.

La situation actuelle a mis en exergue le fait que le statut d'artiste est extrêmement précaire, notamment pour des questions liées aux cotisations. Souvent, les structures ne sont pas équipées pour assurer un accompagnement administratif aux personnes qu'elles engagent. Nous souhaitons changer ça. Les artistes et autres professionnels qui travailleront pour nos spectacles seront salariés et nous assumerons leurs cotisations sociales.

Aux communes, nous présenterons une base à laquelle la part des charges sociales aura été ajoutée, afin d'arriver, au final, à un cachet net qui soit correct. Avoir la possibilité de cotiser, cela sécurise et stabilise un statut. Nous souhaitons être irréprochables vis-à-vis de ces questions, puisqu'on est nous-mêmes issus de ce milieu. Nous pouvons agir à notre niveau. Faciliter ces démarches-là, c'est pour moi aussi un peu de l'écologie, en fait. Prendre soin d'une économie locale.

Comment définissez-vous l'écologie culturelle ?

Pour moi, l'écologie culturelle, c'est impliquer l'écologie dans la culture, et l'inverse. Si je prends soin de la manière dont je consomme mes légumes, pourquoi ne prendrais-je pas soin de ce que je consomme comme culture? Si je fais attention au choix des habits que j'achète et à leur production, dans l'idée de consommer local, pourquoi ne ferais-je pas la même chose avec les artistes? C'est le fait d'inclure la culture dans mes changements d'habitude de consommateur.

Dès lors, en tant qu'acteur culturel, comment puis-je proposer des solutions qui permettent aux personnes qui partagent les mêmes valeurs d'avoir accès à une culture écologique? Car c'est souvent le problème; on a un idéal théorique, mais dans la pratique c'est plus difficile. On a le potentiel de faire différemment. Alors il faut agir maintenant, sans plus attendre.

Concrètement, avec le camion-scène, comment mettez-vous ces idées en pratique?

Nous voulons offrir un espace aux productions locales, les défendre et les valoriser. Au sortir de la situation sanitaire actuelle, il faut s'attendre à de gros embouteillages dans les salles de concerts et de théâtre et beaucoup de productions locales n'auront pas forcément la priorité.

Ensuite, nous souhaitons réduire au maximum les trajets. C'est le camion qui va vers les spectateurs et non l'inverse, ce qui réduit considérablement l'empreinte liée aux déplacements. Le but ne sera pas d'aller un jour à Delémont, revenir, puis à Zurich et retour, mais plutôt de parcourir au maximum une dizaine de kilomètres à la fois, afin d'amener de la culture là où elle manque. Ce serait super de jouer sur la Plaine de Plainpalais, mais finalement il existe déjà plein de propositions autour. Alors qu'en allant jouer à Céligny, Satigny ou Russin, c'est toute une commune qui peut découvrir quelque chose de nouveau. Si on

amène un concert de hip hop ou de la danse contemporaine, c'est potentiellement un type d'art que certains n'auront pas l'habitude de consommer. Mais si la représentation se déroule à côté de chez eux, ils iront peut-être plus facilement. Cela permet à la fois la mixité sociale, la découverte de nouveaux arts, et en même temps on encourage la mobilité douce puisque ces gens-là se déplaceront à pieds ou à vélo pour venir voir le spectacle.

On axe aussi beaucoup le projet sur le côté zéro déchets, sans objets à usage unique, mais seulement du lavable, du réutilisable, par exemple des gourdes plutôt que des bouteilles d'eau. Nous associons également le concept au niveau humain. C'est en effet une tendance, dans la culture, de faire du *one shot*. Il est malheureusement de plus en plus rare que l'on travaille longtemps avec une même institution. Nous privilégierons l'engagement d'artistes avec lesquels nous aurons déjà travaillé auparavant, toujours dans cette idée de «famille».

Aujourd'hui on confond beaucoup écologie et environnementalisme. Pour moi, l'écologie c'est plutôt penser un autre type de système. Un système dans lequel on stabilise l'économie artistique locale, c'est aussi de l'écologie. Cela permet de sécuriser toute une faune, une flore locale, et rentre bien davantage dans une démarche complète que simplement faire attention à l'environnement. Je pense que l'humain fait partie intégrante de la nature. Dans les langages des peuples autochtones d'Amérique du Nord, il n'y a pas de terme pour «environnement», parce qu'ils n'emploient pas de mots pour signifier ce qui les entoure, mais toujours des mots qui incluent. Dans leur description de la nature, il n'est pas question du «reste», mais du concept que «j'en fais partie». J'adhère complètement à cette idée.

Je pense aussi à la notion de triple présence. Il y a toujours une présence à soi, une présence à l'autre et une présence au monde. Dès lors, comment jongler avec ces trois présences? Comment suis-je en accord avec moi-même, c'est-à-dire comment mes actes sont-ils en accord avec mes valeurs? A partir de là, comment est-ce que j'agis par rapport à l'autre, en termes de bienveillance, d'écoute, de posture, de choix de mots? Enfin, comment est-ce que j'agis par rapport au monde, quelle est mon empreinte, qu'est-ce que j'apporte ou qu'est-ce que j'abîme? Il peut m'arriver d'avoir un désaccord entre mon acte au monde et mon propre besoin. Être en accord avec ces trois présences constitue un véritable exercice. Mais je pense que le vrai changement est possible à partir du moment où l'on prend en compte ces trois présences.

Parlons du nom de votre projet, 20 Mille Lieux...

...20 mille lieux sous les mers, 20 mille lieux sur la terre, 20 mille lieux d'arts vivants! Je pense que le jour où on arrivera effectivement au vingt-millième lieu, ce sera probablement le

dernier, parce que le camion sera au bout de sa vie. En faisant un léger calcul, si on effectue 50 représentations par année, il nous faudra 400 ans pour atteindre les 20'000 (*rires*). Plus sérieusement, j'adore Jules Verne pour son côté *steampunk*. Je pense que notre projet l'est un peu, dans le sens où il mêle un concept un peu vieillot – les tréteaux qui viennent s'installer sur la place du village pour présenter un spectacle –, avec quelque chose d'assez futuriste, par exemple du mapping ou de la danse contemporaine. On va essayer de proposer ça comme un vrai virage à prendre aujourd'hui, dans un présent et dans un futur, surtout pas comme un retour en arrière.

Avez-vous une idée folle ou un endroit en particulier où vous aimeriez amener le camion?

J'en ai plein! J'adorerais proposer des contes en extérieur à l'orée d'un bois, par exemple les Bois de Versoix, en prenant vraiment le soin de regarder avec le garde-forestier comment faire pour ne rien déranger et n'avoir aucun impact négatif sur l'environnement. Nous pourrions organiser une balade avec à la fois un conteur ou une conteuse, et un scientifique qui viendrait parler de la nature. Faire découvrir aux enfants à la fois des histoires et des faits scientifiques, j'adorerais ça.



[Plus d'informations sur le projet 20 Mille Lieux et comment le soutenir](#)

Arts De La Scène Écologie Culturelle Geneve
